

LE BON PÂQUES

En l'an 750 de Rome, une vierge nommée Marie
mit au monde le Fils de Dieu.

C'était à Bethléem de Judée, dans une étable,
comme l'avaient annoncé les Prophètes.

Des anges vinrent annoncer le prodige à des
bergers qui veillaient la nuit sur leurs
troupeaux.

Et les anges chantaient:

"Hosanna. Gloire à Dieu au plus haut des cieux!
Et paix sur terre aux hommes de bonne volonté."

JOURNAL DES ETUDIANTS AU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE
Publié le plus souvent possible.

Directeur Maurice ARPIN
Administrateur Richard SICOTTE
Rédacteur en chef Florent VERREAULT
Éditeurs Henri BERGERON
James STANNERS
Distributeurs René PREFONTAINE
Pierre GAGNE

Rédacteurs Léo BRODEUR
Pierre GAUTRON
Roger DELAQUIS
Norbert PREFONTAINE
Martial ALLARD
Marcel PREFONTAINE
Dessinateurs Rodolphe PREFONTAINE
Victor PELLETIER

Correspondants Yvonne L'Heureux
Jean-Paul Aubry

Abonnement 50 sous per annum
payable le plus souvent possible

Le vendredi 19 novembre eut lieu le
couronnement des élèves finissantes
de l'Institut et Collège St-Joseph.

Bachelières ès Arts
1943

Mlle Antoinette CORBEIL, B.A.
Mlle Jeanne MERLEVEDE, B.A.
Mlle Alice PLANTE, B.A.
Soeur M. ANGELE-THERESE, J.M., B.A.
Soeur M. JEAN DE BREBEUF, J.M., B.A.

Elèves finissantes
1943

Mlles ARNAL, Florence
BRUYERE, Yvonne
COMTEULT, Georgette
DE RZONCA, Terenia
DUMLINE, Rolande
GIVEN, Marion
LAVOIE, Marie-Thérèse
LAVOIE, Rose
O'KEEFE, Agnès
OLIVIER, Denise
PELLETIER, Madeline
PENOFF, Dorothy
RITCHOT, Lucille
SICOTTE, Mariette
SUSICK, Helen

On dit de Marie qu'elle est Vierge.

On dit qu'elle est vierge aussi, d'Agnès, de Philomène, de Cécile, de Marguerite.

Seule Marie, dans sa virginité, a porté en son sein un enfant qu'elle a mis au monde et qu'elle a présenté devant le monde comme le plus beau des enfants des hommes.

Marie est vierge parce que l'Esprit Saint a envahi son âme, l'a remplie de sa vie.

Et Marie est restée vierge par la force et la souffrance de la femme de bon vouloir.

Marie a vécu la vie de la paix, de la "Paix sur terre aux hommes de bonne volonté."

L'Esprit Saint est au milieu des hommes, il le doit être.

Car si l'Esprit s'évadait du milieu des hommes, le monde ne serait plus.

Mais la Paix de l'Esprit n'est pas dans tous les hommes.

Les hommes ont peur de leur FORCE, ils la connaissent, et ils veulent être lâches.

Les hommes ont peur de la SOUFFRANCE, ils ne veulent pas souffrir, ils n'ont pas la force de souffrir.

Et les hommes veulent la paix.

Mais, ils ne sont pas les hommes dont l'Esprit de Paix envahit l'âme et la remplit de sa vie.

Ils ne sont pas les hommes de bon vouloir.

Ils veillent sur leurs troupeaux dans la nuit.

Et les envoyés de l'Enfant de la Crèche viennent annoncer le prodige de Vérité, d'Amour et de PAIX.

"Hosanna. Gloire à Dieu au plus haut des cieux!"

"Et paix sur terre aux hommes de bonne volonté."

Mais eux n'entendent pas..

A L'ACADÉMIE

MES PREMIERES INTERVIEWS

C'est aussi sérieux que de décider sa vocation, pensais-je, en arpentant les longs corridors de l'Académie: être nommée correspondante d'un journal tel que le Bonifacien, c'est bien de quoi me rendre perplexe. Pensez que les anciens et les anciennes liront vos articles, et les moins anciens et moins anciennes aussi: ceux-ci sont de l'âge "qui est sans pitié!"

Les grands journalistes que j'ai consultés m'apprennent que les correspondants à la hauteur de leur position s'assurent des interviews avec des personnages de marque; ils donnent ensuite ces compte-rendus très intéressants. Me voyez-vous partir pour l'Archevêché, l'Hôtel-de-ville ou le palais de justice et confesser les grands personnages rencontrés? Quel risque d'être gentiment renvoyée- au balais- avec force conseils de m'exercer à la tenue d'une maison.

J'entre dans la classe Jeanne d'Arc, et voilà que les rayons du soleil l'illumine, dissipent les nuages qui étaient en train d'assombrir ma vie. Euréka! Mes compagnes joueront au grand personnage aujourd'hui: elles seront mes premières victimes.

Dérangeons un peu cette lectrice qui, rongéant furieusement ses ongles, s'absorbe dans un roman. - "Dis donc, tu as une marotte, Blanche?" Pas de réponse. Sûrement je suis moins intéressante que Pierre de Rencontre. Courage, un autre assaut. - "C'est pour le Bonifacien, Blanche, parle-moi de ta marotte." - "Ma marotte, ce ne sont pas les mots croisés bien sûr." (Hum! une pierre en mon jardin") D'un geste, elle indique son pupitre, "Tâche de la découvrir." Non, ce ne sont pas des mots croisés que l'on trouve là, mais bien des répliques de casse-tête chinois; cela vaut-il mieux? Une collection de têtes de chiens, des paysages encadrés, un chemin de table à demi brodé, des souliers, sans oublier un échantillon de sa "batterie de cuisine" que chaque visite à Winnipeg enrichit d'une nouvelle pièce. Aurait-elle plusieurs marottes? Je crois que sa ma-

rotte numéro un ne loge pas ici, mais qu'elle se promène dans toutes les bibliothèques du couvent. Attends, ma vieille, avant longtemps tu me composeras un article sur les héros qui se poursuivent et se bousculent sans répit en ton cinéma en perpétuelle rotation.

- "A ton tour, Yvette. Pendant les deux années où tu as fatigué tes méninges à l'étude de la philosophie, as-tu trouvé la solution à ce problème: Pourquoi tes joues s'empourprent-elles lorsque le réveille-matin fait sursauter la classe de métaphysique avec sa chanson de feraille?" - "Parce que... parce que ma voisine est coupable."

Je risque une autre question "philosophique" basée sur la curiosité toujours de mise chez les correspondantes, paraît-il. - "Et toi, Lucienne, tu te dois de trouver le pourquoi, les causes et les conséquences de tes faits et gestes. Quels avantages retire-tu de tes visites hebdomadaires à Saint François-Xavier?" - "L'un des nombreux avantages, c'est de renouveler ma provision de galettes; puis, ces galettes elles-mêmes sont non des causes, mais des occasions de plus d'un larcin." La réponse est impeccable, mais je ne me sens plus à l'aise, et je sors chercher consolation auprès de la bonne Edmée, qui se permet un stage à l'infirmerie.

- "Quel est le plus grand ennui d'une étudiante, Edmée?" L'oeil humide, elle répond: "C'est d'être obligé d'aller en imagination à la chasse aux Lapins, quand ils courent librement le Collège!" - "Tu as bien toute ma sympathie. J'étais venu avec l'intention de te faire causer un peu de ton héros, Henri Bourrassa, mais la bonne soeur infirmière me fait signe d'abréger mon interview déjà en miniature. A propos, sais-tu qu'avec toutes ces interviews, je suis peut-être plus à plaindre que toi." Aussi j'ai bien envie de signer Jean Narrache. Mais on dit qu'avec la pratique, le métier entrera.

Yvonne L'Heureux.

Grand Séminaire,
Montréal,
le 22 novembre, 1943.

Monsieur le Directeur,
"Le Bonifacien"
Saint-Boniface.

Cher monsieur:

Vous avez pensé à nous, les exilés volontaires, vous nous avez envoyé votre nouveau journal et même plusieurs exemplaires: c'est beau de votre part, très beau, et pour nous c'est une consolation, celle de savoir qu'une jeunesse... et quelle jeunesse... nous pousse du coude dans sa hâte de prendre notre place et de la remplir... mieux que nous. Nous ne sommes pas jaloux: c'est l'ordre providentiel; aux grands maux les grands remèdes... aux fauteurs d'erreur des apôtres de Vérité. Et votre journal en est la preuve; nous, nous n'avions pas eu cette idée... pourtant évidante... de rayonner, non seulement par l'exemple mais par l'esprit, puisque nous ne sommes pas fait de chair mais aussi d'esprit.

"Le Bonifacien!" Il repose là à côté de moi sur ma table de séminariste à côté de la Somme de Saint Thomas et des Gentils; il semble à son aise sous le regard des vieux bouquins à l'arôme médiéval (très salubre!) qui chuchotent... "As-tu vu, dit Jean de Saint-Thomas, au docteur Angélique, le nouveau journal? connais-tu ça, toi, Saint-Boniface? je crois que c'est en Amérique." Et saint Thomas d'Aquin de répondre: "J'ai entendu parler de cet endroit, de Mgr Provencher entre autres, qui était à peu près de ma taille.. Pour le journal c'est certes du nouveau; mais tu sais, mon Jean, mon fidèle commentateur, on peut s'attendre à toutes sortes de choses au vingtième siècle. D'ailleurs nous n'avons pas le monopole de la science et de la vérité: ils ont bien le droit eux aussi de faire avancer le savoir humain, pourvu que ce soit dans la ligne de ma philosophie, que j'ai d'ailleurs prise en bonne partie d'Aristote..." Et ainsi se propage la nouvelle sensationnelle que dans un pays où abondent les "buffalos" on ose publier des pages de pensées dans la plus belle langue de l'univers.

Je vous offrirais bien des félicitations si je ne craignais de vous mettre dans l'embarras; car les félicitations sont une invitation à faire mieux, et pour votre journal, est-ce possible? On trouve dans vos pages tous les sujets, pour tous les tempéraments... Pour les littérateurs une première page où une plume féconde est au service d'une pensée délicate et variée... Pour les inquiets et les optimistes, "La situation universitaire"... Pour ceux qui s'intéressent à l'éducation supérieure de la femme, la Page de l'Académie, où s'affirme une personnalité dans un style agréable... Pour les artistes multiformes les pages 4 et 5, et en particulier le sonnet qu'on a craint ou oublié de signer...

(suite à la page 7)



ANGIENS

IL Y A DE CELA 48 ANS

Le Père Henri Bourque nous enseigna la rhétorique au collège de Saint-Boniface en 1895-1896. Il avait à cette époque-là vingt-sept ou vingt-huit ans. Nous étions une demi-douzaine d'élèves seulement à suivre ses cours; cela permettait des manières de faire qui ne sont guère possibles quand une classe est nombreuse. Ainsi, aux moments de Deo gratias nous primes l'habitude, sans presque nous en apercevoir, d'entourer le pupitre du maître pour causer avec lui. C'est bien la preuve que nous avions compris tout de suite sa bonté, son affabilité. Il laissa facilement s'établir cette pratique d'entourer le pupitre. N'était-ce pas de notre part un mouvement de confiance ?

Le Père Bourque était très attachant; outre ses belles manières, il avait, à son insu, plusieurs cordes à son arc pour intéresser des petits manitobains, qui sortaient des limbes et étaient altérés de savoir: il avait la conversation facile, avait voyagé en Europe, était un miraculé de Lourdes, venait de Montréal, cette ville hypnotisante où s'agite le gros de notre race canadienne-française.

Le jeune scolastique passait vite sur ce qui lui était personnel, mais sur tout le reste il satisfaisait toutes nos questions, où il y avait beaucoup de naïveté sans doute, mais aussi une complète adhésion à tout ce qui constituait alors l'ordre établi chez les Canadiens-Français.

Comment résumer les leçons de choses du Père Bourque ? C'est lui qui nous renseigna véritablement sur Lourdes, avec sa basilique, sa chapelle ardente, les processions, la Grotte, les miracles sans cesse renouvelés. Puis le professeur quittait Lourdes pour rayonner sur toute la France, ce pays de mille merveilles! A Paris, par exemple, il avait vu sur une scène

de théâtre tout un peloton de cavalerie! - Des chevaux vivants, lui demandions-nous ravis? Oui, des chevaux vivants, répondit-il, montés par de fiers cuirassiers tout resplendissants dans leurs fournements. Puis, comme nous étions après tout des rhétoriciens, il nous parlait des grandes pièces classiques, le Cid; Cinna, Athalie, Esther, Britannicus; nous apprîmes à notre étonnement que ces pièces du 17^e siècle se jouaient encore couramment sur les scènes parisiennes. Ensuite venait le tour des églises, Notre-Dame de Paris, Montmartre, la Sainte-Chapelle, Saint-Etienne-du-Mont, il avait vu tout cela, il avait prié dans ces vieux temples.

Non seulement le Père nous parlait des théâtres et des églises de Paris, mais il nous en racontait les monuments de bronze, les grands magasins, les rues noires de monde, où les piétons et les carrosses s'avançaient et s'arrêtaient, sous la direction de la police, à la manière des escadrons dressés à la manoeuvre. La conversation se poursuivant, se reprenant, s'étendant, l'orateur - n'était-il pas un orateur en ces moments-là? - nous instruisait sur les sommités françaises du siècle finissant; sur ses lèvres revenait souvent ces noms aimés des catholiques, Frédéric Ozanam, l'apôtre de la charité, Jacques Piou, l'homme d'Etat, F. Le Play, l'économiste, Albert de Mun, l'orateur; souvent aussi il nous lisait du Ravignan, du Monsabré; un jour il s'attarda longuement sur l'exorde de Bridaine.

Autour du pupitre, nous eûmes aussi, avec le temps, la description de Montréal, du collège Ste-Marie, du Sault-au-Récollet, de Notre-Dame du Bonsecours, du fleuve, des hommes et des institutions de là-bas. - C'est ainsi que le patient professeur

lessila les yeux de ses petits sauvages de Saint-Boniface qui connaissaient à peine Winnipeg!

Il nous ramenait à nos livres en des prélections savantes où la mythologie, les héros anciens, l'art, s'entremêlaient en une belle variété. Le bon, l'excellent professeur! Un jour, il nous décrivit un vase d'albâtre célébré par Horace dans une de ses Odes; en artiste il développa le texte latin pour nous faire observer les courbes, la blancheur et la transparence de la précieuse amphore.

Ce goût du Beau se discernait chez lui à d'autres traits: il connaissait le piano, touchait l'orgue parfois à la chapelle; il essaya même un jour de nous faire chanter dans une séance de classe - en quoi il eut du fil à retordre. Au cours d'une récente étude publiée dans La Liberté on a noté que le Père Bourque s'abstenait de lire les journaux. Il y avait à cela une raison d'art simultanément à une raison de détachement: nous nous rappelons que le Père nous donna plusieurs fois, en classe, cet avertissement: - Si vous voulez à tout prix vous faire un style atroce, lisez les journaux!

X

X X

(suite de la page 5)

Pour les esprits portés au mystère la page 6 qui pourrait s'intituler "la page des initiés, ou des intéressés"... Pour ceux qui veulent connaître l'Ouest, la "lettre à un étudiant", où l'ironie trop peu déguisée n'est pas une apologie anti-séparatiste (entre parenthèses: on nous a retorqué l'argument: il n'y a pas de "Buf-falos" dans l'Ouest, ils sont tous au Grand Séminaire de Montréal.)... Pour les savants la "lettre au Révérend Père" (qui est donc ce Révérend Père?)... Pour les sportifs, les émulateurs, les farceurs les pages 8 et 9... et enfin le reste pour les tempéraments variés.

Mes confrères et moi vous envoyons deux dollars ci-inclus pour un abonnement à nous-mêmes et un autre à l'adresse qu'il vous plaira. Il nous suffit d'un exemplaire de chaque numéro car nous le faisons circuler (l'esprit troupeau).

Vivement désireux de recevoir le prochain numéro, je signe au nom de mes confrères,

Votre tout dévoué et frère en N.S.J.C.

Léopold Sabourin, ecclésiastique.

En ces années-là, les Pères se remplaçaient volontiers les uns les autres, à l'étude, en récréation, au dortoir. Nous pûmes donc voir notre professeur dans plusieurs rôles, Sa physionomie restait toujours la même: il fut aussi aimé comme surveillant que nous l'aimions nous-mêmes en classe. De fait les élèves ne purent jamais se décider à faire du chahut quand c'était le Père Bourque qui gardait. Nous entendons comme si c'était hier ce grand diable de Dillon, un Américain du Dakota qui disait: "When it is Father Bourque, you have to behave; he is so good it would not be fair otherwise." Comment résisterions-nous au désir d'évoquer de telles images?

Il y a dans le Sermon sur la Montagne une parole qui à travers les âges a dérouté toutes les sagesse humaines: "Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre." Le Père Bourque fut un de ces possédants auxquels Jésus a promis l'empire des coeurs.

Noel Bernier

LITTÉRATURE

NOSTALGIE

Je me souviens de la Grèce de mes rêves de douze ans. Achille, héros de Troie, agile comme l'oiseau, portant à l'épaule un carquois qui ne se vidait jamais: je prêtais même à son talon les ailes de Mercure. De ses exploits je ne savais que la merveille. Homère, le vieil aède aveugle ne m'était pas inconnu, et je révérais en lui un je ne sais quoi de mystérieux et de désolé. "Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage", vers dont j'ignorais l'origine, me faisait rêver à de ces grands voyages... en compagnie d'Ulysse, portant aussi le carquois d'Achille et les ailes de Mercure. Longs voyages vers les terres lointaines, en voilier à rostre d'or, en chariot, en cheval blanc ailé; et toutes les terres d'au-delà des mers semblaient se confondre avec la Grèce. Et la Grèce, un petit pays rongé par les eaux de la Méditerranée, brillant de soleil et de pierre blanche.

Puis vinrent les premières classes de grec: alphabet nouveau, répétition de syllabes qui se répercutaient jadis dans les colonnades luisantes des temples; - impression de retour dans l'antique Grèce, où la foule vient sur l'agora se mêler aux ombres du jour nouveau, où les femmes font la lessive dans les ruisseaux.

D'autres classes étaient de tonalité plutôt mineure: récapitulation du vocabulaire qu'il aurait fallu apprendre, de déclinaisons et de conjugaisons jamais assez régulières.

Les heures dont je garde le plus précieux souvenir: celles où j'ai perçu la réalité de la Grande Grèce.

Une âme forte, tourmentée de grandeur ou d'héroïcité, qui a voulu s'affranchir du réseau des idéals de tout un monde pour vivre en elle-même, nourrie de son sang et de sa chaleur, qui s'est enrichie à sa culture, la plus

grande qu'un peuple ait jamais formée seul, dans son propre sein.

Avec les dernières années de grec, et surtout après elles, j'ai appris à apprécier et aimer dans l'âme grecque, la force d'un Aristote, l'idéalisme d'un Platon, la tragédie et la noblesse d'un Eschyle, d'un Sophocle, d'un Euripide, l'opulence de l'Athènes des beaux-arts, l'humanité d'un Chrysostome. Une âme si profonde et si riche qu'une vie ne suffit pas à la sonder.

Et je trouve dans mes souvenirs une note de mélancolie: la mélancolie des choses qui sont passées pour ne plus revenir. Nous sommes encore un groupe qui avons connu ce trésor du passé, qui lui avons donné la force de l'actualité; un groupe qui peut retourner à ce trésor, y puiser le fondement de l'histoire, de la vie intellectuelle, et la clef de voûte de la langue française. Mais il n'est plus de grec au Collège. Rien que dans les chambres des anciens professeurs, rien que dans les livres du galetas. Rien que dans une poignée de nous.

Et que d'autres qui ne connaîtront pas ce trésor, inconscients même de leur impossibilité de le savourer. Et que d'autres pour qui la Grèce ne sera qu'un petit pays, peut-être sans histoire et sans gloire passée, pour qui le mot grec ne sera qu'un mot. Serait-il pour quelques-uns ce mot obscur enchaîné dans une panoplie de rêves? Rien alors pour corriger ces rêves de jeunesse. Rien, pour faire connaître l'origine de l'essor de notre civilisation. Rien, pour faire tourner les yeux vers un monde qui n'avait pas moins de valeur que ce monde d'aujourd'hui, dont nos yeux s'a breuvent, mais non l'esprit et le plus profond de notre cœur.

Léo Brodeur,
Philo II

LA LEÇON DU VIEUX LAPIN

La Sainte-Cécile a ramené au Collège, cette année, la belle coutume d'autrefois: une séance de musique religieuse et profane. Et justement avec le retour de cette ancienne tradition, on a repris cette année une opérette qui deux fois déjà avait été présentée à l'occasion de la Sainte-Cécile, "La Leçon du Vieux Lapin." Le premier acte avait été joué en '36 et le second l'année suivante.

Les petits lapins d'autrefois sont devenus les chasseurs d'aujourd'hui. Celui qui écrit cette recension, est lui aussi un ancien lapin. Et c'est un peu à parler de cette jolie opérette, un peu aussi à rappeler ce que j'appelle déjà notre temps, que cet article est destiné.

La première scène montre quatre gais collégiens à la chasse, parmi les arbres, le soleil, le grand air. Ils chantent la joie de vivre, l'ivresse d'un congé. Mais, le gibier est rare. Les lapins, autrefois si nombreux, ne veulent plus se montrer les oreilles. On décide de se séparer et d'aller, deux à deux, sans trop faire de bruit. Arrive un vieux lapin. On le met en joue, on se chicane pour savoir qui va tirer; le vieux ne bouge pas. Et le voilà qui se met à parler! Il leur demande de grâce de tirer. Pas d'affaire. Le vieux raconte son histoire: il est le vieux lapin de La Fontaine, que la belette avait chassé de chez lui. Il a du aller vivre en ville, avec sa famille de douze. Et ses petits se sont gâtés: Ils sont devenus affectés, difficiles, pleins d'idées avancées. Aussi, il veut mourir.

Puis les petits lapins arrivent. Ils dansent le ballet, chantent toutes sortes de belles petites choses. Mais ils raillent le vieux, font les petits aristocrates. Quand ils apprennent que leur vieux papa a eu de la peine jusqu'à vouloir en mourir, hop! les voilà convertis, et pour vrai.

Le reste de la pièce montre que les petits lapereaux sont vraiment sincères. Et c'est le vieux qui est fier! Il rit, il blague, il chante, il remercie les chasseurs, qui sont indirectement responsables de son bonheur. On chante les bonnes chansons d'autrefois, on parle du passé.

"La leçon du vieux lapin", c'est, comme dit le chasseur, "une belle leçon": les lapins qui montrent aux humains la beauté des vieilles choses, des traditions, du foyer, des chansons. La Fontaine nous enseigne, avec toutes sortes d'animaux qui parlent, à nous tirer d'affaire en somme. Ici, la morale est tellement plus belle: la nécessité de rester soi-mêmes. Jamais je n'ai vu plus jolie pièce littéraire, pour illustrer une si grande chose. On est tellement porté à être grandiloquent quand on parle de fidélité au passé. Pas ici. Tout y est pétillant d'esprit. Quant à la musique, diable, "je ne suis pas connaisseur," comme disait le vieux lapin, mais elle m'a complètement ensorcelé, moi et bien d'autres. Depuis l'opérette, tout le monde au collège chante les airs des chasseurs et des lapins.

Pour les quelques anciens lapins qui restent, la reprise de "La leçon du vieux lapin" signifie bien plus qu'une charmante opérette. Cela nous rappelle toutes les occasions où nous avons dansé le ballet, chanté les chansons de la pièce, surtout dans ces belles tournées de paroisses. Un beau dimanche matin, l'autobus nous prenait au collège; on y entassait acteurs, boîtes de costumes et que sais-je, et en route. L'autobus devenait un fouillis de chansons, de babillage, et ma foi, de fumée.

On finissait toujours par arriver. C'était la messe, que l'on chantait, puis le dîner dans les familles. Pendant l'après-midi ou la soirée, répétition de la pièce; et on repartait.

(suite à la page 10)

LA MANIE DES CARTES.

Depuis quelques années, je me demande si vraiment les souhaits de Noël ont encore leur signification de souhaits. L'usage qu'on fait des cartes de Noël imprimées au mille par des compagnies qui ne cherchent uniquement que le bénéfice, est souvent contradictoire.

Vraiment, avons-nous pensé qu'en envoyant un souhait à un ami nous voulions tout au moins lui faire plaisir et lui rappeler que nous avions encore pour lui une bonne pensée au temps des réjouissances? Si j'en juge par le grand nombre de sujets en vente sur les comptoirs des magasins, je soutiens qu'on méconnaît tout à fait l'esprit de Noël en choisissant de telles cartes pour offrir nos vœux.

Il y a les cartes aux couleurs voyantes, comme celle où figure la chandelle ornée d'une branche de houx, ou celle où un petit chien savant enfoncé jusqu'au cou dans un bas de Noël rit d'avoir une si belle boucle rouge au cou. Vous me direz sans doute: "Mais, personne ne veut de ces cartes." Hélas ne vous y trompez pas: on les vend, et souvent à deux, trois ou quatre pour cinq sous, et ce sont elles qui, messagères de nos vœux, les transforment en insultes.

A côté, nous voyons les cartes aux paysages tranquilles. Une scène où la terre couverte de neige rappelle le temps de Noël: au fond peut-être le clocher d'une église, et là, perché sur une branche dénudée, un oiseau de neige grelotte. Le choix est abondant mais les sujets beaux sont rares, et seul votre bon goût vous fera trouver la carte digne de porter vos vœux sincères.

Viennent ensuite les cartes religieuses, qui expriment presque toujours l'idée de la fête de Noël. Sont-elles toutes belles pour cela? Non, et votre choix doit se limiter à quelques-unes seulement. Les chameaux bariolés, et les lanternes d'auberge du dix-septième siècle ne feront pas plus, à mon goût, une digne carte de Noël.

Et la sincérité? Votre liste d'amis est peut-être bien longue, mais si vous la limitiez à ceux qui vraiment méritent votre affection, vous n'auriez pas à passer une heure à copier des adresses sur le dos d'une pile d'enveloppes. Ainsi j'ai vu, un jour, un élève qui signait en toute hâte une série de cartes qu'il n'avait même pas choisies lui-même. Quels souhaits! Quelle sincérité! Convenez avec moi que cela n'est pas seulement ridicule mais lamentable.

Devant leur stérilité d'expression, les uns préfèrent les quatrains de vers roses et banals, les autres se contentent d'un simple souhait imprimé. Ce n'est pas riche, et je m'imaginais que les souhaits les mieux appréciés seront ceux que vous écrirez de votre propre main, fussent-ils très brefs.

Dans le choix de vos cartes, laissez-vous guider par votre sens esthétique. Trouvez des cartes qui ont quelque beauté, il y en a, et prenez la peine d'ajouter un mot bref, sincère, significatif et français, et qui soit digne de vous et de ceux que vous voulez saluer.

Pierre Gautron,
Philo II.

(suite de la page 9)

Pendant le retour, c'était devenu une tradition de chanter "L'ombre s'étend sur la terre". Ces moments-là sont parmi les meilleurs de la vie d'un homme.

C'est ainsi que la troupe parcourut les villages: Saint-Pierre, Saint-Malo, Aubigny, Saint-Norbert, Sainte-Agathe, Letellier, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Joseph, Saint-Eustache. Et j'en oublie sûrement. Le Père Caron doit savoir ça mieux que moi: ce qu'il a dû en ramasser des bas et des culottes de lapins après les séances! Il doit la connaître mieux que n'importe qui, lui, la proverbiale légèreté des lapins.

Florent Verreault.

NOVEMBRE

Philosophie II

Excellence: Pierre Gautron
Diligence: Marcel Philippe
Honneurs: Léopold Gagnon

Philosophie I

Excellence: Fortunat Champagne
Diligence: Guy Beaudry
Honneurs: Fortunat Champagne

Rhétorique

Excellence: Remi De Roo
Diligence: Maurice Désautels
Honneurs: Remi De Roo

Belles-Lettres

Excellence: Alphonse Turenne
Diligence: Jean Lagassé
Honneurs: Alphonse Turenne

Versification

Excellence: Eugène Poirier
Diligence: Antoine Hacault
Honneurs: Antoine Hacault

Méthode A

Excellence: Jean Dupont
Diligence: Georges Bockstael
Honneurs: Hubert Landry

Méthode B

Excellence: Louis St-Fierre
Diligence: Roland Bélanger
Honneurs: Joseph Choiselat

Syntaxe

Excellence: Raymond Smith
Diligence: Gérard Gagné
Honneurs: Charles Halpin
Gérald Lavergne

Eléments latins A

Excellence: Jacques Chenard.
Diligence: Albert Van Belleghem
Honneurs: Wilbrod Leclerc
Gérald Leblanc
Lienel Landry

Eléments latins B

Excellence: Armand Guénette
Diligence: Bruno Magne
Honneurs: Armand Guénette
Louis Préfontaine
Paul Rocan

Eléments latins C

Excellence: Placide Gaboury
Diligence: Léon Allard
Honneurs: Placide Gaboury

Eléments français

Excellence: Bruno Lacerte
Diligence: Réginald Prescottte
Honneurs: Maurice Durand
Claude Bernier.

JUNIORAT

LA FANFARE

Au mois de mars, mil neuf cent quarante deux, la rumeur se répandit qu'on était pour commencer une fanfare au Juniorat. Les petits s'enthousiasmèrent à la pensée de devenir musiciens; les plus grands ne s'en préoccupèrent peu: après tout, ce n'était peut-être que des histoires.

Mais bientôt le Révérend Père Piché, supérieur alors, confirma la rumeur. Il révéla ses projets d'initier les Junioristes à la musique, et lorsqu'une vingtaine d'instruments furent achetés, on nomma ceux qui apprendraient. Les élus étaient dans la jubilation. "Imagines-toi, je vais apprendre le cornet, ou encore la clarinette, la basse." On voulait commencer à jouer tout-de-suite, mais le Père Piché réunit les membres de la future fanfare et leur fit comprendre qu'il fallait commencer par le commencement.

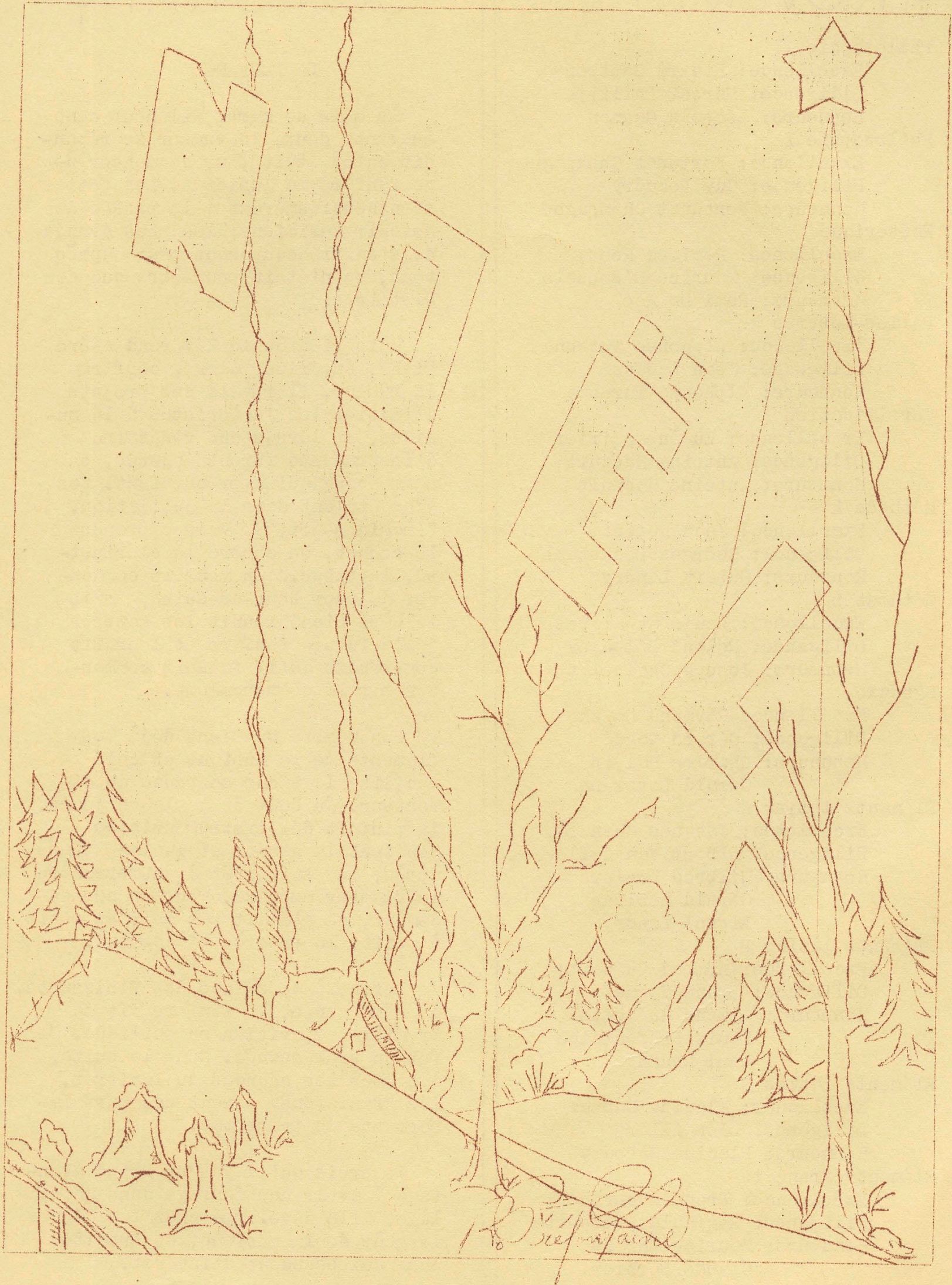
Bon nombre savaient déjà les éléments de la musique et cela facilita la tâche onéreuse du directeur. Au bout de quelques jours, la plupart des instrumentistes jouaient la gamme; et quelque temps après, on était prêt à entreprendre le premier morceau. Pour un commencement, ce n'était pas mal; et petit à petit, le progrès s'accroissait.

Enfin, à la séance des finissants, la même année, la fanfare fit sa première apparition en publique. Ce fut un vrai succès. Dans la suite, à toutes les séances du Juniorat, les "fanfarons" eurent une part importante du programme.

Je crois qu'il y a un grand avantage à avoir une fanfare dans un collège. Elle développe chez les élèves le goût de la musique, et suscite chez eux beaucoup d'intérêt.

Alphonse Turenne.

NOVEMBER 1910



MA PREMIERE MESSE DE MINUIT

AU JARDIN DE L'ENFANCE

EN SASKATCHEWAN

Je vis ma première messe de minuit en 1932, agé seulement de dix ans. C'était au Jardin de l'Enfance et j'étais dans le chœur de chant. Les Soeurs étaient un peu inquiètes; car s'il fallait que nous fassions un fiasco... Aussi bien ne pas y penser!

Nous nous couchâmes de bonne heure, la veille, afin de pas être trop endormis pour la messe. Nous dormions profondément à onze heures, lorsque la cloche nous réveilla par son bourdonnement sourd. Aussitôt nous sautâmes dans nos habits afin de ne pas être en retard. Mais nous étions tous prêts à onze heures et demie. On nous donne à chacun un peu de miel pour adoucir la voix. Le moment arrive enfin de partir. La rangée de chantres s'ébranle et s'avance vers la chapelle. En entrant, tous s'arrêtent pour admirer les décorations, et quelques-uns vont faire une visite à la crèche avant que la messe commence. Mais nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour admirer, car la petite chapelle se gonfla vite de monde et la messe commença. Nous entonnâmes "L'Hymne des Cieux". Et, à la consécration, seule la musique se faisait entendre. A la communion, pareil.

Tous ceux qui étaient aller communier revenaient avec un sourire sur les lèvres, comme si les cœurs étaient inondés d'une paix universelle.

J'attendis avant d'aller communier, pour être près de la crèche, et je pensais que le Jésus que j'allais recevoir était le même qui avait dit: "Laissez venir à moi les petits enfants." Et c'est le même qui règnera un jour sur le monde entier.

Ce jour-là je demandai à Jésus qu'il me donne un cœur aussi pur que le sien et qu'il me garde toujours comme son meilleur ami.

Georges Pelletier,
Eléments latins,
1936

Je suis allé à une messe de minuit pour la première fois à Domrémy quand j'avais huit ans. Pour que je ne sois pas fatigué pendant la messe, maman me fit coucher après souper jusqu'à onze heures du soir. Quand je fus réveillé, elle m'habilla et me peigna. Les cloches se mirent à sonner, et tout en sonnant on aurait dit qu'elles chantaient une chanson au petit Jésus. Mais ce n'est pas tout de les écouter, il faut partir. Maman me met mon manteau, ma casquette, mes mitaines et mes claques et enfin le départ eut lieu.

Que c'était ravissant! Nous entendions les clochettes sonnant, les voitures glissant vers l'église, les chevaux en hâte vers l'église eux aussi. Tous s'en allaient vers l'église. Les étoiles étincelaient et la neige était devenue cristallisée. Et moi, je pensais à tout ce que j'avais entendu dire du bon Jésus.

Le dehors de l'église était illuminé et les murs blancs frais peints me paraissaient majestueux. Le dedans, étant décoré, attira mon attention, mais spécialement la crèche. Les lumières qui l'entouraient éblouissaient mes yeux. L'Enfant-Jésus était là, les bras étendus comme s'il m'appelait. Je ne voyais pas, tant il y avait de monde, et je ne pouvais pas suivre la messe comme je l'aurais voulu, mais j'ai écouté les beaux cantiques. Après la communion, j'étais content d'avoir dans mon cœur le même Jésus que je voyais dans la crèche et je me demandais comment il avait fait pour venir dans mon cœur.

La messe finie, je m'en retournai avec mes parents et je n'oublierai jamais le souvenir de ma première messe de minuit.

Léo Brodeur,
Eléments latins,
1936.

PAGIS DES

LE PETIT GARS SANS ETRENNES.

Il est un petit gars qui n'a pas eu d'étrennes.
Parmi les magasins, il erre, le coeur gros,
Songeant avec envie aux jouets, aux autos,
Aux cadeaux merveilleux qu'apporte, avec ses rennes
Aux grands bois blancs couverts de givre et de verglas,
Saint Nicolas.

Il souffle faiblement dans ses paumes glacées,
Puis s'arrête devant les monceaux de joujoux
Que de joyeux enfants auront pour quelques sous;
Mais lui n'a pas de sous dans ses poches percées.
Il ne voudrait avoir que ce pauvre clai-ron
Dans un carton.

Si quelqu'un seulement connaissait sa tristesse,
On lui achèterait cent clairons merveilleux.
Mais les gens empressés passent devant ses yeux
Sans même lui jeter un regard de tendresse.
Alors il s'en retourne à son jouet cassé
De l'an passé.

LE LIÈVRE POURSUIVI.

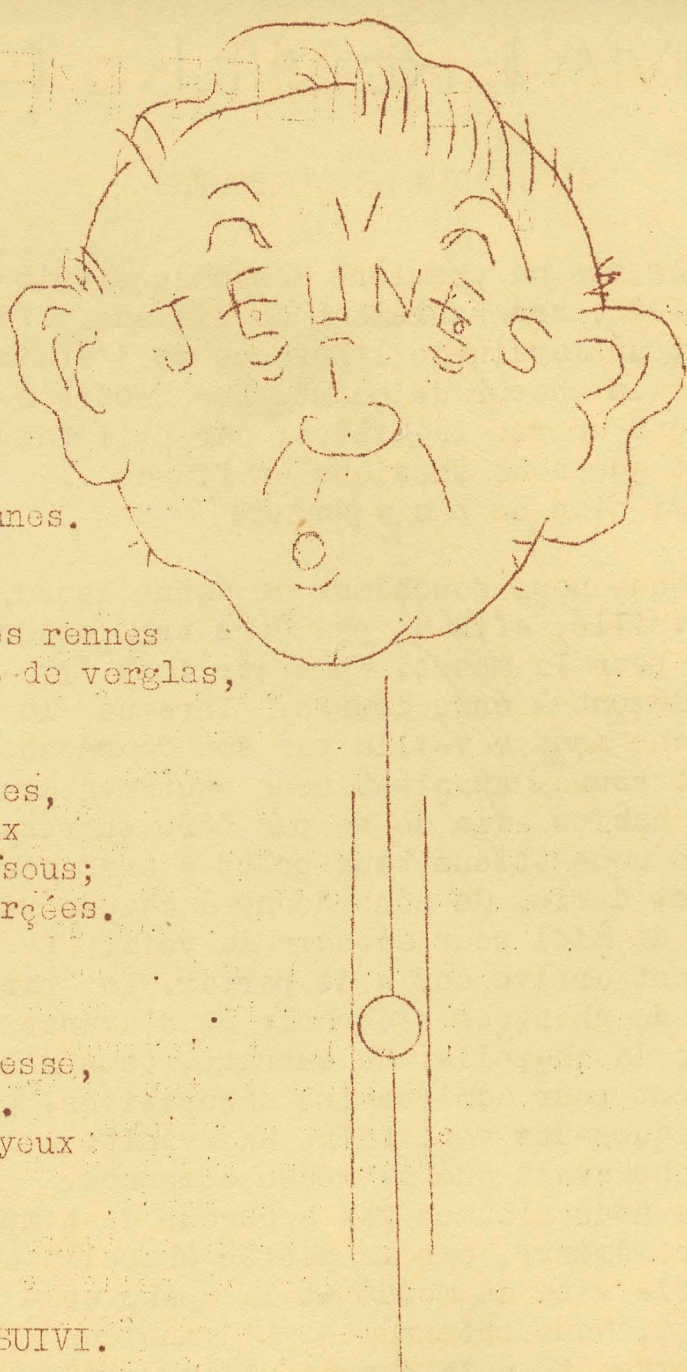
Dans une éclaircie près d'une pe-
tite rivière, un lièvre était caché.
Le soleil filtrait à travers les hau-
tes branches et réchauffait l'eau. Le
sable était blanc à force d'être lavé.
La verdure avait un éclat particulier.
Le lapin, caché derrière un tronc d'ar-
bre renversé que l'eau courante et les
glaces avaient rendu lisse, le lapin,
dis-je, pensait c'est-à-dire jugeait
amèrement (la larme au coin de l'œil)
la cruauté de l'humanité.

Tout-à-coup un autre lapin arriva
et c'est alors qu'il raconte son his-
toire. "Si notre gouvernement pouvait
faire justice aux hommes, ce chenapan
qui me poursuivait tout-à-l'heure se-
rait fusillé. Car il a essayé de me
tuer. Vois la plaie sur cette patte."
En ce moment-là une grosse larme tom-
ba de son œil rougi. Il balançait sa
petite patte telle une jambe de pou-
pée qui ne tient que par un fil. Et il
continua. "Quelle faute ai-je commise
pour qu'on me punisse ainsi? Je ne mé-
rite pas la mort! Et ces pauvres pe-

tits qu'auraient-ils fait sans moi?
Ils seraient morts bien sur. O mal-
heur! Ce sont des brutes que ces
hommes! En nous apercevant ils cou-
rent à leur fusil. Et pourquoi?
Pour nous tuer quoi! Ils nous man-
gent en ragout, sans pitié, et puis
ils vendent notre fourrure. O les
misérables! Que n'ai-je leur force;
je les tuerais tous. Non, je ne les
tuerais pas, j'aurais pitié d'eux.
Les sans-cœurs! Je vais donner la
leçon à mes petits lapins pour qu'
ils se méfient de ces hommes cruels.
S'ils le pouvaient ils nous tue-
raient tous, et notre race, notre
belle race disparaîtrait."

Ayant fini son histoire et son
sermon, le petit lapin descendit
dans la rivière pour laver sa plaie.
Ensuite il revint se coucher sur le
sable chaud. Une grive chantait; le
soleil brillait. Le petit lapin dor-
mait du sommeil des justes.

Julien Joyal.



L'HIVER

L'hiver, la dernière dans le rang des saisons, n'est pas la dernière dans le rang de beauté; elle est au contraire la plus resplendissante et la plus joyeuse des quatre; elle rappelle la vertu de pureté qui doit régner dans l'âme de tout juste. C'est la blancheur de cette nappe étincelante qui nous représente la vertu de pureté.

Les jeux sont abondants et il y en a de diverses sortes, tels le hockey, le patinage, le ski, le glissement en traîneau et bien d'autres encore. L'hiver est une saison très rigoureuse; le temps est glacial; le froid est piquant; le jour est plus court; il fait noir de bonne heure le soir; quand il y a une tempête le vent mugit et sifle, pendant que la neige s'étend par rafales comme une nappe sans tache sur le sol durci, comme on étend une nappe blanche sur une table.

C'est un spectacle éblouissant que de voir un hiver en campagne. Je crois que d'en aéroplane on ne verrait pas un seul village, au-dessous de nous tellement les maisons sont bien couvertes de neige. Les arbres couverts de givre scintillent. Les enfants se réjouissent et se régalent des beautés de l'hiver, et on dirait que le bonheur et la joie les ont envahis. Mais l'hiver est triste pour les pauvres qui souffrent maintenant non seulement de faim, mais d'un nouveau péril, le froid.

L'hiver nous annonce la naissance du Christ; l'hiver, qui n'est pas agréable aux pauvres, a été choisi par le Christ pour montrer qu'il voulait souffrir dès sa venue en ce monde. L'hiver, c'est une sorte de paradis terrestre.

Louis Préfontaine,
Eléments latins B

LA PLUS GRANDE PEUR DE MA VIE

La plus grande peur de ma vie fut une souris qui entre dans ma jambe de culotte. Il y a sept ans de cela et je me le rappelle comme si c'était hier.

Voilà que je pars pour aller chercher quelque chose dans la glacière qui est tout près de la maison. J'ouvre la porte et entre dedans. Avec une pelle j'enlève du bran-de-scie comme un bon et tout-à-coup ça commence à chatouiller et puis ça chatouille un peu plus fort et voilà que ça commence à marcher. Je regarde mes culottes et j'aperçois qu'il y a une bosse qui grouille; je touche avec mes doigts et la bosse commence à crier; j'ôte mon doigt, tout effrayé, et me mets à crier à mon tour. Toute la famille sort à la course pour venir voir ce que j'ai. Ils pensent que je suis mourant. Ils me demandent ce que j'ai et je leur dit, il y a quelque chose qui grouille dans mes culottes. Ils me dirent: "Ote-les que l'on voit ce qu'il y a." J'ôte mes culottes les deux yeux fermés bien dur pour ne pas voir ce que c'était, et la souris sortit et disparut dans un trou qu'il y avait dans le bran-de-scie.

Je remis mes culottes et sortis de la glacière en pleurant et les autres riaient de me voir. Je me suis dit en moi-même, je n'y retournerai plus jamais dans cette glacière.

Armand Guénette,
Eléments latins B

LE ZEBRE TRAQUE PAR LA PANTHERE.

Au coeur des tropiques, à la lisière d'une jungle mystérieuse et sombre, le zèbre broute paisiblement. Ce mammifère est heureux, il vit bien; pas de tracas superficiels, personne ne l'a dérangé jusqu'à présent. Sera-t-il toujours heureux ?

Le zèbre nerveux de nature flaire l'odeur enivrante des herbes sauvages; mais une odeur à peine sensible se joint au parfum. Il tend l'oreille, lève la tête, étire le cou, sa queue cesse de tourner, de flatter son derrière. Son instinct animal lui parle dans son cerveau étroit: "Je sens un ennemi, pour la première fois: ai-je fait mal à quelqu'un? Aurais-je violé le domaine d'un autre?... C'est la panthère!... Dieu Jupiter aidez-moi, on vient m'assassiner. -

Dans l'intérieur noir du feuillage, une forme élégante et effilée guette son gibier sur une branche dissimulée dans l'ombre des feuilles. Ses yeux jaunes et luisants laissent échapper des jets de haine et de férocité. Il aiguise ses griffes, ses crocs blanchissent l'obscurité. - Il gronde, rugit par coups saccadés, ses jarrets se détendent, il coupe l'air avec la rapidité de l'éclair et fonce sur le zèbre. - Celui-ci évite la mort, par un poil, malgré que déjà de son flanc s'échappe un filet rouge. Le zèbre se sauve, court tant qu'il peut. Dans sa course affolée vers la vie, ses yeux ne voient qu'un brouillard, le ciel se mélange avec les arbres; la verdure des prés, de la forêt s'accumule en un tas incompréhensible. La peur le pousse davantage jusqu'à temps que ses muscles ne lui permettent plus d'avancer. Il s'écrase fumant de sueur, ses flancs frissonnent. Sa gueule est comme un cratère de feu, une écume brulante et fiévreuse coule entre ses dents et se refroidit sur la mousse fraîche.

La pauvre bête se revoit, dans les années passées, heureuse, joyeuse de paître avec ses frères. Elle repasse avec effroi sa traversée d'un étang rempli de poissons cannibales, sa chute dangereuse d'un précipice. - Pourquoi est-elle traquée par cette fauve? Elle ne lui a rien fait! L'animal a compris. La panthère le chasse pour se nourrir de sa chair. Il frémit de se voir déchirer en lambeaux. Lui aussi n'a-t-il pas le droit de vivre?

Caché comme il est, jamais son ennemi le trouvera, pense-t-il; il retourne la tête, prête l'oreille... rien... en est-il sur?... Un léger zéphir lui fait lever la tête... qu'est-ce qu'il voit?... non, non!... c'est impossible!... Le chat féroce le dévore des yeux... La mort plane sur le malheureux zèbre... La vue si subite de son ennemi le fige sur place... mais prenant sur lui-même il se raidit et part à toute vitesse; ses jambes lui font mal, sa force le quitte... il n'en peut plus...

Au-dessus la panthère saute de branche en branche et se lance comme la foudre sur la croupe du zèbre; ses griffes creusent des sillons d'où jaillit du sang. Le zèbre fou de rage court plus vite. Le carnassier lui croc la veine du cou, un ruisseau rouge en sort, le zèbre roule, gijote, laboure le terrain de ses sabots, lâche un dernier râle de détresse. Les grands yeux ouverts se recouvrent d'une glace lisse et attendent dans un espoir qui ne viendra jamais. - La panthère dévore avidement la chair rose et chaude, déchire en lambeaux la peau jaune et noire, ouvre le flanc, déroule le grand rouleau du ventre.

Tout ce qui reste, une mare de sang, des os, et la queue.

Claude Barnwell,
Versification.

ODEURS.

Pour maîtriser la langue française, il faut entre mille autres choses savoir reconnaître les différents objets de nos sens, même des plus subtils, comme le goût et l'odorat.

Baudelaire écrivait dans ses fameuses "Correspondances":

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
-- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants...

Inconsciemment il arrive parfois aux élèves de Méthode d'écouter l'inspiration poétique et réaliste de leur odorat.
Par exemple:

"Le vêtement neuf répand un frais parfum. Celui qui ajuste un complet chez un tailleur en est grisé. Dans un magasin de nouveautés, cette odeur jetée en quantité domine d'emblée l'atmosphère de l'appartement." (Marcel Préfontaine).

"Dans un verger murissant, je ressens comme un doux repos. La pomme a une odeur alléchante et sucrée." (Louis St-Pierre).

Le temps d'en verser un verre, l'odeur du vin a saisi votre odorat. Une senteur aigre, persistante et pourtant agréable monte à la tête du buveur. Ses yeux se réjouissent.....
(Norbert Dufault).

"Je préfère la senteur forte du vin à son goût."
(Gilbert St-Laurent).

"La chair d'un chien diffère de celle de l'homme: elle a une odeur étrange, déplaisante. On dit: ça sent le chien! Seulement il faut approcher le nez pour subir cette sensation."
(André Catellier).

"Il est des odeurs qui troublent l'imagination. En plein hiver on se sent transporté dans une forêt fraîche du mois de juin."
(Lucien Landry).

"Habitué à l'air du poulailler, je n'en discerne plus les odeurs."
(Dollard Ritchot).

"Faites sauter le bouchon d'une bouteille de champagne: un parfum ennevraant vous assaille et vous force à tendre le verre."
(Guy Delaquis).

"La salle où l'on a bu de la bière en quantité retient dans ses murs l'odeur amère du ferment."
(Louis St-Pierre).

SPORTS

BOXE.

Plusieurs seront certainement surpris d'apprendre qu'au Collège, on fait de la boxe. Evidemment nous ne boxons pas à la Yankee, jusqu'au "knock-out". Une couple de rondes tout au plus, juste de quoi se réchauffer un peu et se faire rougir le nez.

Quand il fait mauvais dehors et que la récréation s'annonce terne, les gants de boxe s'amènent et le tournoi commence. Comme au Moyen Age, ceux qui veulent se battre se choisissent un adversaire et se présentent à l'arbitre Pilloud. Celui-ci, après avoir rap-

pelé quelques règles importantes, donne le signal de l'attaque. Il faut voir la scène! Dans l'arène, limitée par le carré des spectateurs, deux jeunes coqs s'élancent l'un sur l'autre. Les coups pleuvent, mais grâce à la pauvre technique des boxeurs, plusieurs manquent l'objectif et se perdent

dans le vide. Parfois un élan particulièrement dérangé applatit le gant sur la figure tragi-comique de l'arbitre, qui, conscient de son rôle, suit la joute de très près. Mais il ne recule pas. Les combattants s'enlacent, le brave Pilloud les sépare en s'interposant lui-même. Pris ainsi entre deux feux, il ne s'émue pas, mais d'un geste posé et sûr, il écarte les batailleurs. Ses acrobaties le rendent aussi intéressant que les boxeurs.

Quel sport endurcissant et formateur, quel jeu amusant et quel spectacle que la boxe au Collège!

SIRENES.

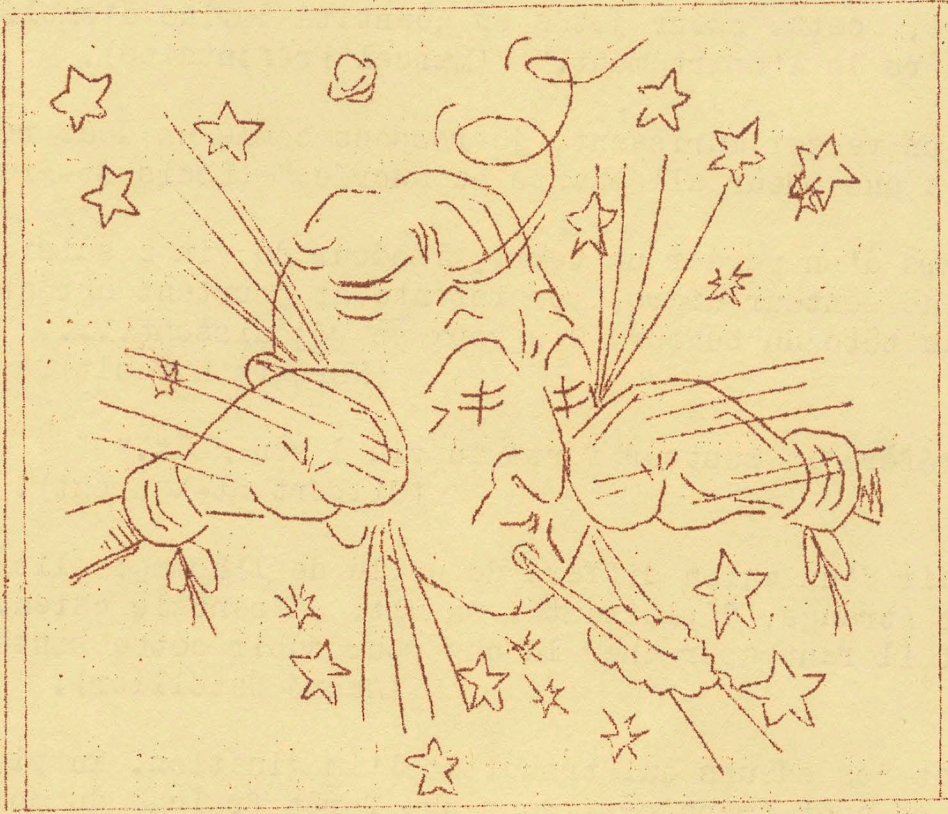
"L'histoire se répète". Sans préjudice pour Monsieur Verreault qui n'aime pas les proverbes, je crois que c'est vrai. L'an dernier, au cours d'une classe d'histoire, le Père Hardy nous raconta que lors d'une émeute où les mécontents menaçaient l'Hôtel de Ville, au lieu de faire intervenir la Police, avec ses armes meurtrières, on appela les pompiers avec leurs puissants jets d'eau... Il paraît que ce fut l'affaire d'un instant.

Or voilà que l'autre soir, un groupe de jeunes filles envahit les patinoires du Collège. Comme on veut arroser, on ne peut tolérer du patinage; il faut donc renvoyer nos charmantes patineuses. Quel malheur! Sire Szumski, grand meneur d'hommes, (j'ai dit hommes) confiant en ses charmes et en son esprit, se charge de la tâche ingrate.

Mais les visiteuses, qui s'amusent bien, ne semblent pas disposées à partir.

Walter insiste, mais en vain. Irrité, il s'empare du boyau d'arrosage et le dirige sur les patineuses. C'est alors une débâcle générale. Des cris de supplication, des cris de colère, des cris de désespoir. Mais froid, impassible, Szumski poursuit les vaincues au pas de charge, le boyau comme fusil, et un terrible jet d'eau comme bayonnette. Il est victorieux, mais au prix de quelle lâcheté!

René Préfontaine.



À ses amis
et à tous ses abonnés,

Le Bonifacien
offre ses vœux de

JOYEUX NOËL
et de
BONNE ET HEUREUSE ANNÉE.